

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Un instant de bonheur. L'Anneau. Edouard Delpit. Comment on devient comique. Souvenir des Cent Jours. La Mode. La Page. (suite) Mandarins, chef. L'Actualité, etc., etc.

NOS FETES.

Le rôle de la jeunesse.

Les fêtes publiques et particulières auxquelles nous venons d'assister avec émerveillement, ont eu une physionomie toute spéciale que l'on a vivement remarquée, non seulement parmi la multitude qui n'a vu dans toutes ces manifestations qu'une occasion de distractions, mais parmi les hommes sérieux, parmi les véritables patriotes qui ne perdent jamais de vue le bonheur et la grandeur à venir du pays.

On a signalé avec une juste fierté, avec une profonde admiration la part brillante qu'y a prise la jeunesse, le rôle actif qu'elle y a joué.

Ils sont déjà bien lointains, pourtant, les événements glorieux ou douloureux qu'elle rappelaient, ces fêtes; on pouvait les croire à moitié oubliés et devenus l'objet de l'indifférence publique. Il n'en a rien été. Ils sont restés dans les âmes aussi vivaces, aussi émuants que le premier jour. Il y a là un riche héritage de gloire et de grandeur que recueille notre jeunesse actuelle et auquel elle devait faire honneur en pareille circonstance.

Ce dessein de la Russie se manifeste tous les jours davantage et fait de cette puissance la plus dangereuse de toutes, au point de vue du trafic.

Partout où elle met le pied, elle russifie le pays, en chasse les négociants étrangers qui s'y étaient établis, et installe ses nationaux à leur place.

La Russie est l'ennemie née de la politique de la "porte ouverte." Or, c'est par la porte ouverte que le trafic de l'Union Américaine s'est introduit en Chine. Laisser la Russie y poursuivre sa voie, c'est de la part de l'Union, une véritable abdication, et la plus désastreuse de toutes, car la Chine est son principal débouché.

C'est ainsi que les Etats-Unis se voient forcement et directement engagés dans le conflit qui met aux prises la Russie et la Chine et dans laquelle la conquête de la Mandchourie sera le prix du vainqueur, un pareil conflit doit conduire presque infailliblement au démembrement de l'Empire du Milieu, démembrément qui serait pour nous aussi funeste que sa conquête par le Tsar.

La Question Chinoise LES ETATS-UNIS.

Pendant qu'ici, en Louisiane et dans les autres Etats du Sud, nous célébrons en pleine paix, les gloires de nos héros et que nous nous réjouissons au souvenir de leurs hauts faits, il se produit là bas, au delà des mers, au fond de l'Extrême-Orient, des incidents étranges qui peuvent bientôt, plus tôt même que nous ne le pensons, ruiner notre commerce, peut-être aussi mettre en feu l'ancien et le nouveau monde.

Depuis plus de cinquante ans, la Russie marche à la conquête de l'immense bloc asiatique, tantôt ouvertement, tantôt sourdement, mais avec une persistance que rien ne peut dompter, et qui, avant longtemps, nous sera fatale, si nous n'y prenons garde.

Les Etats-Unis, Sud et Nord, se soucient fort peu d'une conquête comme celle de la Chine qui leur coûterait plus cher qu'elle ne vaut.

Aussi, jusqu'à présent, n'ont-ils jamais songé à barrer le passage aux entreprises du Tsar. Tant qu'il ne s'est agi que de conquêtes territoriales, ils ont laissé faire. Mais, peu à peu, ils se sont aperçus que ce n'était pas pour le vain plaisir de s'étendre que la Russie marchait toujours de l'avant, de l'Occident à l'Orient, et que derrière cette conquête de territoire, s'en cachait une autre plus importante, parce qu'elle est d'un meilleur rapport — la conquête commerciale. Ce qui donne, à nos yeux américains, tant d'importance à la Chine, c'est sa population énorme qui en fait un des premiers marchés du monde, peut-être même le meilleur de tous. Le but principal que poursuit la Russie est de s'emparer de ce marché et d'en exclure les autres nations mercantiles.

Le dessein de la Russie se manifeste tous les jours davantage et fait de cette puissance la plus dangereuse de toutes, au point de vue du trafic.

Partout où elle met le pied, elle russifie le pays, en chasse les négociants étrangers qui s'y étaient établis, et installe ses nationaux à leur place.

La Russie est l'ennemie née de la politique de la "porte ouverte." Or, c'est par la porte ouverte que le trafic de l'Union Américaine s'est introduit en Chine. Laisser la Russie y poursuivre sa voie, c'est de la part de l'Union, une véritable abdication, et la plus désastreuse de toutes, car la Chine est son principal débouché.

C'est ainsi que les Etats-Unis se voient forcement et directement engagés dans le conflit qui met aux prises la Russie et la Chine et dans laquelle la conquête de la Mandchourie sera le prix du vainqueur, un pareil conflit doit conduire presque infailliblement au démembrement de l'Empire du Milieu, démembrément qui serait pour nous aussi funeste que sa conquête par le Tsar.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 22 mai. Indications pour la Louisiane — Temps — beau samedi et dimanche; vents frais du sud-est.

LES DIFFICULTES Les Préliminaires de la Paix.

Canal de Panama.

Il y a, semble-t-il, une fatalité qui s'acharne impitoyablement à la ruine de tout dessein ayant pour but de doter le monde des inappréciables bienfaits du canal interocéanique.

A mesure que s'approche le commencement des travaux et s'aplanissent les obstacles physiques ou scientifiques, des obstacles nouveaux surgissent, grandissant et se multipliant constamment, qu'ils proviennent de la nature ou des hommes.

Dès les débuts, la grande difficulté à surmonter était la question d'argent. Les Etats-Unis offraient à la Colombie une somme ronde de \$10,000,000, plus une rente annuelle assez convenable.

C'était, paraissait-il, une bonne fortune pour les Colombiens qui ne pouvaient se trouver à pareille aubaine. Les politiciens de la petite république se montraient pourtant récalcitrants; mais il semblait possible de s'entendre avec eux, chacune des deux parties en litige se faisant des concessions mutuelles. C'est dans ces conditions que les négociations se sont assez longtemps poursuivies, et tout permettait d'espérer qu'elles arriveraient à bonne fin.

Tout à coup, le ten de la Colombie change et ses exigences redoublent. Ce n'est plus \$10,000,000 que demandent les Colombiens mais \$20,000,000. Il n'est pas probable que le gouvernement de Washington cède bénévolement à de pareilles prétentions; il a d'autant plus le droit de résister qu'il y a déjà un traité signé par l'exécutif de Colombie et qu'il ne manque plus à ce traité que sa ratification par le Congrès pour devenir exécutoire.

Comment finira cette malheureuse affaire? Dieu seul le sait. Ajoutons qu'il surgit une difficulté nouvelle assez imprévue, qui peut conduire à l'abandon complet de l'entreprise — la question sanitaire.

Lorsque la compagnie française dirigeait les travaux du canal, la région était considérée malsaine; il y avait de grandes et coûteuses améliorations à y accomplir. Les sanitaires de l'Union réusiront-ils à assainir Panama et Colon, deux grandes villes, comme ils ont assaini la Havane? Grave question qui n'est pas résolue et qui ne le sera peut-être pas de longtemps.

En attendant, voilà les travaux du canal à peu près arrêtés et l'union des deux océans ajournée indéfiniment.

En vérité, si l'on peut dire que l'entreprise du canal isthmique est la plus grande des temps modernes, il est permis d'ajouter qu'elle est en même temps la plus difficile et la plus féconde en mécomptes qu'il y ait jamais eu.

LE COUT D'UNE GUERRE.

La Trésorerie britannique vient de publier un document duquel il résulte que les dépenses de la guerre transvaalienne s'élevèrent, au total, à 211 millions de livres sterling (5 milliards 271 millions de francs). On se rappelle que les évaluations originales étaient de dix millions de livres sterling (250 millions de francs).

Les lignes qu'on lira ci-dessous, parurent dans nos colonnes le 1er mai 1865. Le Sud venait de soutenir une lutte héroïque; son courage n'était nullement abattu, mais ses forces le trahissaient de jour en jour. Il n'est pas de guerre possible sans certaines ressources; et si vaillant, si vaoureux que soit un peuple, il lui faut mettre bas les armes, quand ces ressources lui font défaut.

En agissant comme l'ont fait nos chefs, ils ont donné la mesure de leur agresse; nous avions été égarés; ils voulaient nous sauver d'un anéantissement complet. Il y a des défaites qui sont glorieuses.

Sherman et Johnston.

New York, 25 avril 1865 — Une dépêche de Washington au "World" dit:

Des avis reçus ici-anjourd'hui de Raleigh, annoncent qu'une conférence entre Sherman et Johnston a eu lieu à Chapel Hill. A environ 15 milles à l'ouest de Raleigh.

L'armée de Johnston composée d'environ 30,000 hommes, en y comprenant la cavalerie de Hampton et de Wheeler, était à 30 milles de la ville sur la route de Charlotte.

Breckenridge était présent à cette entrevue. Il a pris part à la rédaction du document déjà publié sur les conditions de la capitulation. Pendant la conversation, il a admis pleinement l'impuissance de la rébellion et a déclaré que la paix était comme conclue.

Il a dit, en outre, que l'amendement constitutionnel était strictement le moyen légal d'abolir l'esclavage, et qu'il serait ratifié par plus de deux tiers des Etats.

On avait, pendant cette conférence qui a duré deux jours, que Jeff. Davis était en communication télégraphique avec Breckenridge au quartier général de Johnston.

Département de la guerre. Washington, 22 avril 1865.

Hier est arrivé un porteur de dépêches envoyé par le général Sherman avec une proposition de suspension d'hostilités et un memorandum servant de base pour la paix, aux conditions arrêtées le 18 courant par le général Sherman avec le général rebelle Johnston et le brigadier général Breckenridge, qui assistait à la conférence.

Un conseil de cabinet a été tenu à 8 heures dans la soirée et les actes du général Sherman relatifs à cette affaire ont été déposés par le Président, le secrétaire de la guerre, le général Grant, et tous les membres du cabinet.

L'ordre a été expédié au général Sherman de reprendre les hostilités immédiatement, et avis lui a été transmis que les instructions données par le dernier Président, dans le télégramme suivant qui fut rédigé par Lincoln lui-même, dans la nuit du 31 mars, ont été approuvées par le président Andrew Johnson, et étaient renouvelées pour la gouverne des commandants militaires. Dans la nuit du 31 mars, quand le président Lincoln et son cabinet étaient au capitole, un télégramme du général Grant fut

La population entière de la Nouvelle-Orléans acclame par de frénétiques vivats quinze mille guerriers d'une époque douloureuse et glorieuse.

Washington, 31 mars, midi. Au général Grant: Le Président me charge de vous dire qu'il désire que vous n'ayez aucune conférence avec le général Lee, à moins que ce ne soit pour la capitulation de son armée, ou pour quelque autre objet de moindre importance purement militaire. Il me prie de vous dire que vous n'avez à décider ni à discuter aucune question politique, ni à conférer avec personne sur ce sujet.

De telles questions appartiennent au Président qui ne les soumettra à aucune convention ou conférence militaire. En attendant, vous poursuivrez le plus énergiquement possible vos avantages militaires.

EDWIN S. STANTON, Secrétaire de la guerre.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les soirées de West End attirent plus que jamais la foule des amateurs, grâce à la perfection des exécutions de l'orchestre de M. A. Veazie.

L'air si populaire et si patriotique de Dixie avec accompagnement de canon y fait fureur.

Le West End est depuis deux ou trois jours le rendez-vous préféré des héros de la Confédération et de tous les patriotes.

PARC ATHLETIQUE.

Au Casino du Parc "Olivette" poursuit le cours de ses succès et attire chaque soir davantage la foule des étrangers qui abondent en ce moment à la Nouvelle-Orléans.

Le succès de la pièce est encore redoublé par le talent des acteurs qui composent la troupe Olympica.

Dimanche, première d'une œuvre bien intéressante, due à la collaboration d'un de nos plus spirituels journalistes, M. J. M. Leveau qui rédige l'Haricquin, et de M. Henri Wehrman, un de nos brillants artistes.

Cette bouffonnerie musicale, intitulée "King Capital" est appelée à un immense succès.

Tous nos amateurs se feront un devoir d'aller applaudir cette œuvre de deux de nos concitoyens.

ESPRIT DES AUTRES.

Dans un lycée de jeunes filles: — Tu as encore attrapé une punition? — Je ne fais que ça, ma chère! — A ta place, je réclamerais au ministre de l'Instruction publique, et je signerais ma lettre: "Mimi Pensaria".

On cause politique. — Moi dit le docteur... je n'ai pas d'opinions. Au moins, je ne les ai jamais manifestées. Je n'ai jamais crié: "Vive" personne!

— Parbleu! A qui le dites-vous, cher docteur. Nous vous croyons sans peine...

GRANDIOSE ET IMPOSANTE MANIFESTATION.

La population entière de la Nouvelle-Orléans acclame par de frénétiques vivats quinze mille guerriers d'une époque douloureuse et glorieuse.

De nombreux drapeaux noircis par la poudre et troués par les balles, sont salués avec le respect que l'on doit à des reliques.

Tous les monuments publics de l'Etat et de la Ville ont été formés hier en l'honneur des héros de la Confédération. A 3 heures presque toutes les maisons de commerce importantes de la rue du Canal avaient fermé leurs portes et donné congé à leurs employés, et nombre d'autres ont suivi cet exemple. La cour civile de district a chômé et plusieurs avocats ont reçu leurs amis; aucun juge ne s'est rendu à la cour. De nombreux visiteurs se sont rendus au Cabildo et se sont fait indiquer les endroits où se trouvaient encore des souvenirs de la domination espagnole. En général, le public accueille avec enthousiasme les fêtes de ce genre; mais c'est surtout la population des campagnes qui, lors d'une cérémonie insitée, annoncée d'avance, lui permet grâce aux prix réduits, de faire d'acquiescer à la ville. C'est alors un véritable exode. La paroisse St-Bernard a fourni un fort contingent à la foule qui s'est rendue hier à la Nouvelle-Orléans pour assister au magnifique défilé de Vétérans de la Confédération. Le temps a favorisé cette fête; la foule nombreuse et élégante couvrait les trottoirs et le large espace que les cars avaient laissé libre. Elle a paru intéressée et étonnée par le spectacle aussi curieux qu'inoubliable qu'elle a vu défilé. Les marchands de bestiaux s'étaient entendus pour conduire leur stock d'animaux de 9 heures à 1 heure p. m., afin de se trouver libres à l'heure fixe; la foule générale avait été accordée aux écoles, d'où la quantité d'enfants qui circulaient. On estime qu'environ les deux-tiers des habitants de la paroisse St-Bernard avaient émué hier à la Nouvelle-Orléans. Il n'a été à peu de même dans toutes les paroisses environnantes. Des trains spéciaux ont été...



Général JOHN B. GORDON.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No. 76. Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

TROISIEME PARTIE.

IX

LE COMTE DE BERSAC.

"Douloureusement détremé, à Naples, par votre attitude méprisante, je commençai à sentir en moi les germes d'une haine

qui, hélas! n'a fait que s'accroître; singulier amalgame de la passion éprouvée pour vous.

"Et le premier acte de cette haine fut l'enlèvement et l'abandon de votre fils.

"Ainsi, pendant quinze ans, je vous ai fait souffrir, j'ai vengé sur votre cœur maternel les souffrances et les affronts infligés à mon fils.

"Vengeance inutile, puisque je sais aujourd'hui que le hasard vous a fait retrouver votre malheureux enfant.

"Plus tard, je parvins à devenir votre associé pour me rapprocher de vous.

"Après avoir longtemps habité l'Amérique du Sud, où je vivais avec votre cruel souvenir, tout en essayant d'édifier une fortune qui me permit de vous revoir en grand seigneur, je revins en France.

"J'étais presque riche. "Ah! l'argent, quelle puissance, mais quel monstre déprimant, quel étranglement de scrupules et d'honneur!"

"Je l'aimais pourtant, pour toutes les jouissances qu'il procure. "Une seule lui est rebelle, se rit de sa puissance vile, et c'est la plus enviable: l'amour!"

"Hélas! jamais je n'aurais connu cela: c'est peut-être ce qui m'a fait si mauvais. "Quoi qu'il en soit, ma vie est à présent gâchée, finie, tout s'échappe de mes mains.

"Je suis ruiné, je n'ai pu être aimé, et ma haine même se trouve vaincue.

"A quoi bon m'user davantage dans une lutte terrible et sans issue? ...

"J'ai voulu asservir l'existence et je suis brisé par elle. "Je vais donc la quitter, non sans regrets peut-être, mais sans remords et sans trembler, car mon esprit ne connaît pas la faiblesse, ne veut pas la connaître.

"Quand vous aurez lu cette dernière lettre, j'aurai probablement rendu, non pas à votre Dieu qui le refuserait, mais au diable, mon âme violente et tourmentée.

"Lucien de BERSAC."

Le notaire avait achevé cette lecture d'une voix tremblante. Il se sentait ému, malgré son expérience professionnelle, par cette confession d'allure révoltée hautaine, mais où sonnaient, sous l'orgueil indomptable, les cris de détresse d'un cœur humain qui avait vibré, saigné, souffert.

La marquise, elle aussi, dissimulait mal l'émotion qui la poignait étrangement.

L'âme de la femme est insensible; peut-être y avait-il en elle des regrets tardifs d'avoir méconnu cette passion, ou le remords d'être cause de la perte d'un homme.

— Le malheureux, fit-elle d'un accent empreint de sincère pitié.

Ah! si l'en avait pu le sauver lui donner les moyens d'aller ailleurs se refaire une autre vie.

— Peut-être serait-il temps encore! risqua généreusement Charles Barru.

— Il faudrait courir à son hôtel. — Oui, oui, c'est cela, s'écria la marquise.

Allez avec Paul, monsieur Barru, prenez une voiture, et si vous trouvez M. de Bersac vivant, promettez lui, de ma part un secours important.

Je n'y mettrai qu'une seule condition, c'est qu'il parte immédiatement à l'étranger.

— J'y cours, madame, répliqua simplement le chimiste.

Et, se levant pour sortir, il chercha du regard Paul Daroc. Le musicien n'était plus là. Il avait disparu sans que personne s'aperçût de son départ.

X

CHATIMENT.

Le comte de Bersac venait d'achever son mystérieux travail d'épuration. Debout, près de son bureau, il regardait, pensif, les derniers papiers se consumer dans l'âtre de la haute cheminée.

— Voilà toute une vie! murmura-t-il sardoniquement. Puis il marcha lentement, d'un pas raide, automatique, vers la glace, s'y regarda durant un instant avec tristesse, et ajouta:

— Il est temps d'en finir, si je veux éviter le scandale et la honte d'un châtimement public.

Et revenant, du même pas machinal, vers son bureau, il ouvrit l'un des tiroirs pour y prendre un revolver d'assez fort calibre.

Il fit joner plusieurs fois le barillet, chargea soigneusement l'arme, la considéra d'un regard sombre et se rapprocha enfin de la cheminée.

Arrivé là, il se plaça face à la glace, éleva l'arme, prêt à la diriger sur son front.

C'était la fin, le dénouement tragique, brutal, mais volontaire, de son existence tourmentée.

Il était résolu à disparaître. A cette minute suprême, il eut comme la vision ultime de tout le sombre passé.

D'abord sa jeunesse, avec les étourderies excusables, puis les orgies, les amours passagères et malsaines, la passion du jeu, la dissipation de son patrimoine.

Ensuite son amour naissant pour Hélène de Sommeuse, le ressouvenir des humiliantes déceptions éprouvées de ce fait; la mort de sa mère, tuée peu à peu par le chagrin qu'il lui causait.

Assi la grande et noble figure d' Hector de Sommeuse, ses conseils désagréés, le crime de la "Mérida", l'enlèvement et l'abandon du petit Pierre, enfin sa fuite en Amérique.

Et, là, bas, sa liaison avec de

Landrec, son mariage, le meurtre de son beau-père Talavera, le vol commis au préjudice de Charles Barru.

Sa fortune commençant à s'échapper sur ces bases criminelles, il était revenu en France.

Ce fut alors l'existence fastueuse du grand seigneur, en même temps l'activité de l'homme d'affaires, la fièvre du financier.

Par-dessus tout, l'amour et la haine professés tout ensemble pour l'invincible et toujours belle marquise.

Enfin la catastrophe finale, l'éroulement défilait aboutissant à cette solution suprême: la mort!

Maintenant le bras levé, le canon du revolver braqué sur sa tempe, il allongea lentement le doigt sur la détente.

A cette minute précise, le bruit d'une altercation violente retentit dans la galerie, près de son cabinet.

Intrigué, malgré la gravité de l'heure, et curieux, pour ainsi dire, en dépit de sa volonté, le comte de Bersac demeura immobile, indécis, sans presser la détente meurtrière.

An même moment, la porte de son cabinet s'ouvrit avec fracas, et le comte de Bersac fut violemment poussé du dehors. Le pêne avait sauté dans la gâche aux trois quarts arrachée.

Un homme se précipita sur le banquier, et, sans qu'il trouvât le temps ni le pouvoir de s'op-

poser à son action, lui arracha de la main le revolver justicier.

Comme hypnotisé par la rapidité de l'acte, le comte demeura à la même place, sans mouvement et sans voix.

Son libérateur courut alors à la porte, la referma et poussa vivement un verrou.

Puis revenant à celui qu'il venait de préserver du suicide, il tomba devant lui sur un genou, disant d'une voix tremblante ces seuls mots:

— Mon père!

Lucien de Bersac, le cœur subitement étroit d'une souffrance aiguë, lanquante, devint blanc.

Il regarda l'homme avec des yeux égarés.

Enfin il le reconnut. C'était Paul Daroc.

— Vous... vous, fit-il palpitant. — Ah! pourquoi m'avez-vous empêché de mourir! — Je vais vous le dire.

Et, se relevant, le musicien ajouta: "J'arrive à l'instant de l'hôtel de Sommeuse où votre confession vient d'être lue. En apprenant que vous alliez vous tuer; j'ai senti tout à coup passer en moi une impression inexplicable, irrésistible, faite à la fois de pitié, de tendresse et de haine. Je savais, depuis peu, que vous étiez mon père. — Hélas!